

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2512. — 10 centimes.

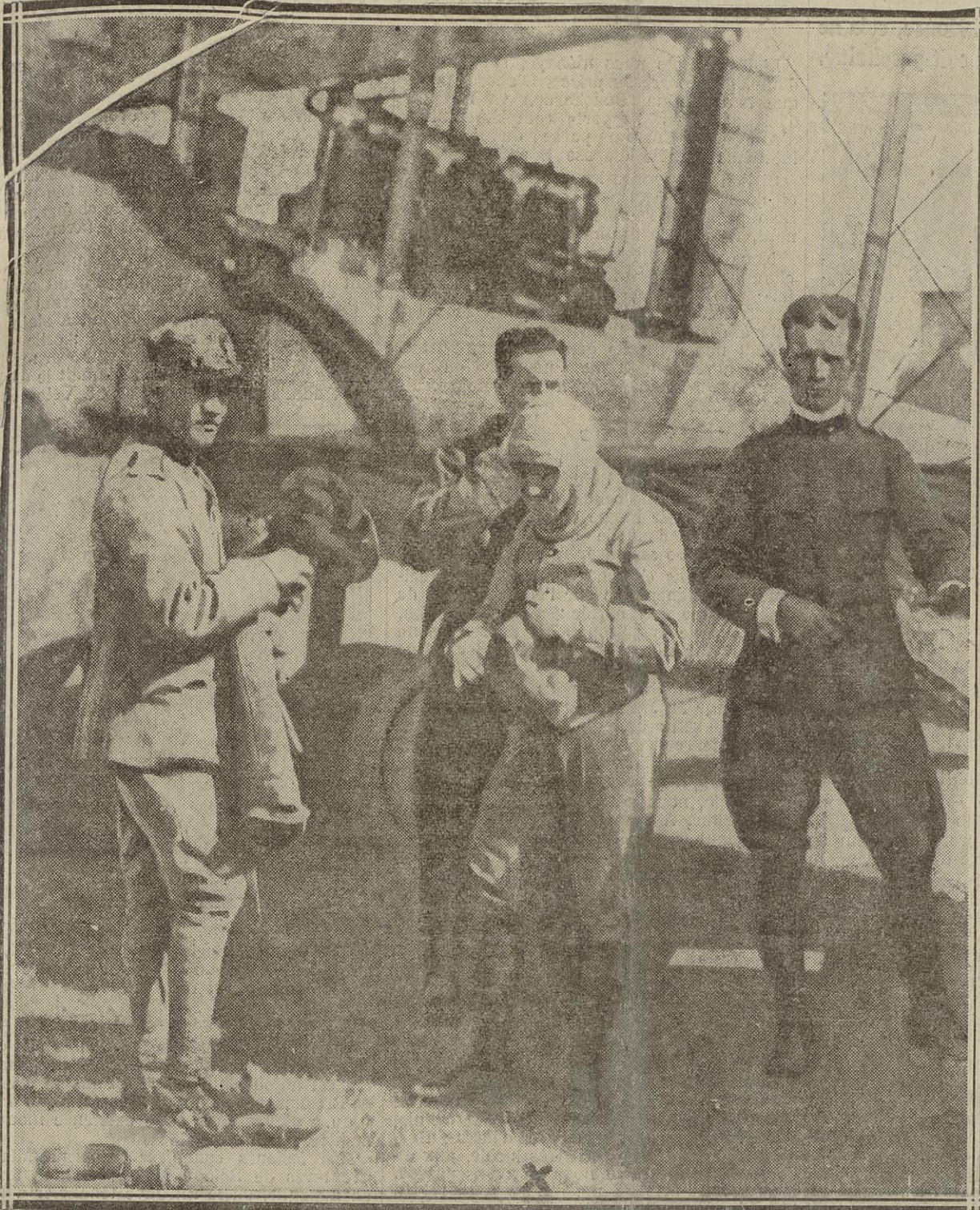
"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Lundi
1
OCTOBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 1500
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
:: Téléphone : Wagram 5744 et 5745 ::
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITE : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

GABRIELE D'ANNUNZIO PROMU COMMANDANT

CONTRE LES RAIDS D'AVIONS SUR L'ANGLETERRE



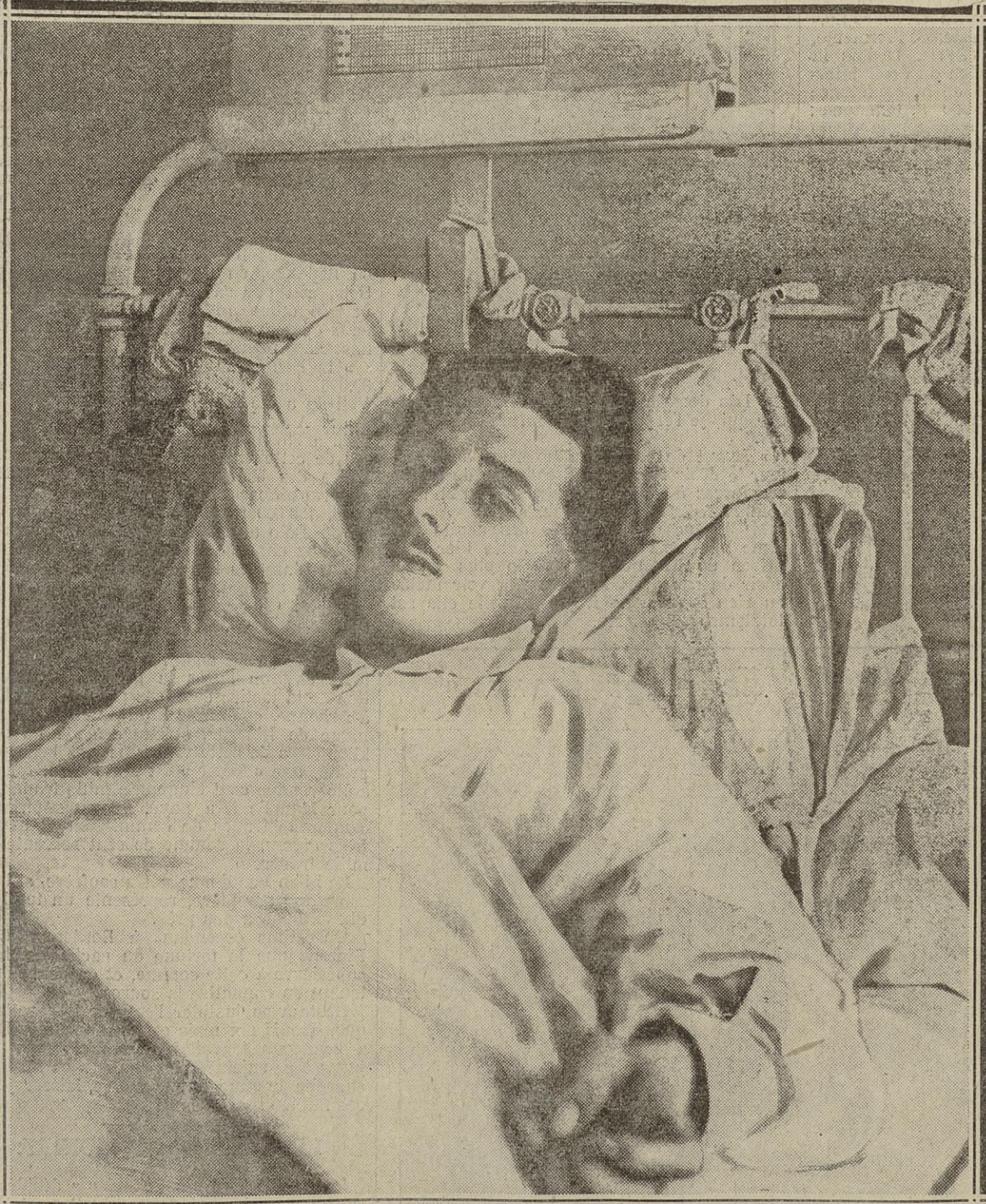
LE VOICI (X) DEVANT SON AVION, PARTANT POUR UN BOMBARDEMENT
On sait qu'il fut déjà blessé grièvement par deux fois. Il vient d'être promu major.



DES AUTOS A GRANDE VITESSE PROMENENT DES AVIS DANS LES RUES
"Take cover" — mettez-vous à l'abri — ou "All clear" — tout est libre — disent ces avis.

LE CAPITAINE HEURTAUX A ÉTÉ BLESSÉ

LE MASQUE DES AMÉRICAINS CONTRE LES GAZ



LE BLESSÉ, PHOTOGRAPHIÉ PAR "EXCELSIOR", SUR SON LIT D'HOPITAL
Le second de nos "as", le capitaine Heurtaux, chef de la fameuse escadrille des Cigognes, a été blessé, il y a trois semaines, au cours d'un combat dans les Flandres.



CE MASQUE SEMBLE FORT COMPLIQUÉ; IL EST, DIT-ON, TRÈS EFFICACE
Chaque gaz, dans le masque protecteur, exige un "sachet" spécial. Les Américains viennent d'établir, pour leurs soldats, un masque qui prévoit tous les gaz existants.

A PROPOS DES SCANDALES

QUE VAUT-IL MIEUX :
SAVOIR OU IGNORER ?

La vertu constituant — selon le mot de Montesquieu — le « principe » de la République, ce régime est celui où l'on a le moins de facilité à dissimuler une faute et le moins de raisons de l'étouffer.

Il y a des scandales chez nous. Ce ne sont pas les premiers et ce ne seront point les derniers. Les scandales sont de tous les temps et de tous les régimes ; on les trouve dans l'histoire antique et dans l'histoire moderne : les siècles futurs, selon toute vraisemblance, les connaîtront comme le nôtre.

Certaines personnes voudraient établir un lien entre la diffusion du scandale et la nature du régime sous lequel nous vivons. Montesquieu, qui faisait de la vertu, l'essence de la République, et qui n'était point républicain, eût été surpris d'une telle affirmation. On se demande, en effet, pourquoi la démocratie engendrerait de préférence les actes délictueux et criminels, la corruption et le mépris du devoir.

Lorsque nous regardons autour de nous, vers des pays demeurés sous un régime d'autocratie avoué ou dissimulé, nous nous apercevons que les scandales, durant cette guerre qui a exalté les plus nobles inclinations de l'humanité, mais aussi stimulé, chez le petit nombre, les bas appétits, ont été la bien plus nombreux. La Russie tsariste a eu Miasoïedof et Soukhomlinof, et tant d'autres. L'Autriche et la Hongrie n'en sont pas plus exemptes que les États-majors ni les dilapidations et les vols dans les administrations civiles. L'Allemagne cache soigneusement ses hontes, mais elle ne les supprime pas. Si nous remontons dans notre passé, aux époques où le pouvoir personnel s'exerçait, nous y découvrons trop souvent le pillage des deniers publics, les malver-

sations systématiques, la pression illicite des hauts magistrats, quand ce n'est pas l'intelligence avec l'étranger.

Ce qui caractérise la République, ce n'est point l'augmentation du nombre des scandales, c'est leur révélation, et par suite la possibilité de leur châtiement. Ces scandales ne paraissent plus fréquents que parce qu'on renonce à les étouffer. Au lieu de les taire pieusement, en vertu d'un ne sait quelle solidarité avec les malfaiteurs, on les dévoile à la nation qui a le droit de les connaître et de les sanctionner. Au lieu d'assurer, avec le silence, l'impunité à ceux qui ont abusé de leurs fonctions ou violé la loi écrite ou la loi morale, on les flétrit, on leur applique les peines légitimes.

Un régime autocratique, par crainte de s'affaiblir lui-même en frappant une haute personnalité civile ou militaire, relèguerait le délinquant dans une retraite dorée : la masse ignorerait la faute et la disgrâce. Le régime serait-il plus vertueux parce qu'il aurait fermé les yeux, refusé de réprimer ? Aujourd'hui, quelle que soit la situation de la personnalité à laquelle le scandale s'attache, celle-ci, au vu et au su de tous, est déferée à la juridiction compétente.

Pour tout homme doué de réflexion, ce système l'emporte infiniment sur l'autre. Il y a un scandale, soit ; mais le pays sait du moins que justice est faite, que l'égalité devant la loi n'est pas un vain mot, que l'intérêt public l'emporte sur les intérêts particuliers, qu'il n'est plus de privilège d'aucune sorte.

LE CAPITAINE HEURTAUX LÉGÈREMENT BLESSÉ

Nous sommes autorisés aujourd'hui à raconter comment, au cours d'un combat pendant lequel sa mitrailleuse s'était enrayée, le chef de l'escadrille des « Cigognes » reçut une balle dans la cuisse.

IL EST AUJOURD'HUI EN EXCELLENTE VOIE DE GUÉRISON

Le capitaine Heurtaux, le jeune commandant de la fameuse escadrille des Cigognes, a été de nouveau blessé, le 3 septembre dernier, au cours d'un combat aérien. Après un court séjour dans une ambulance anglaise et une légère amélioration de son état, qui n'inspire pas d'inquiétude, il a été ramené dans un hôpital de Paris où il est actuellement soigné.

Lors de notre première visite, l'« as » célèbre, qui n'a guère que vingt-quatre ans,



CAPITAINE HEURTAUX
(Phot. H. Manuel.)

venait de subir une nouvelle opération et nous avions vu l'infirmière fixer les dernières bandes du pansement.

La feuille d'hôpital porte cette inscription : « Platte transfixante antéro-interne cuisse gauche par balle mitrailleuse avion ». — Souffrez-vous beaucoup, mon capitaine ?

— J'ai souffert un peu, tout à l'heure, parce que l'on m'a extrait, sans m'endormir, ces deux os.

Et le blessé, faisant glisser le petit tiroir de sa table de nuit, nous montre une balle pleine et une chemise de métal enveloppées dans un morceau de gaze.

— Ça n'a duré qu'un moment et j'espère bien être sur pied dans une quarantaine de jours.

Dans cette chambre se tiennent, silencieux mais souriants, le père du blessé, le commandant Heurtaux ; son frère, sous-lieutenant d'artillerie, et sa sœur qui dispose sur la cheminée, en entrant, une moisson de fleurs fragiles.

Le père nous dit : — On a toujours de la chance lorsqu'on se tire de ces épreuves à peu près indemne. Et, nous attirant près de la fenêtre, ouverte sur un jardin aux abondantes frondaisons, il ajoute d'une voix qui sait contenir son émotion : — Il nous a fait, ce matin, le récit du combat qui aurait pu finir pour lui d'une façon tragique ! A tout instant, il le coupait d'une note humoristique pour nous rassurer sur le danger qu'il a couru et sur la gravité de sa blessure.

Il avait pris de la hauteur ce jour-là pour expérimenter un appareil à deux mitrailleuses et un nouveau viseur et il avait piqué une pointe du côté de la mer. C'est en revenant dans la région d'Ypres qu'il aperçut un biplace allemand isolé et qu'il se mit à le chasser. Il était à 7.000 mètres ; il descendit à 5.800 et commença à tirer, mais les projectiles passaient trop bas. Il crut avoir fait

une erreur de disque et rectifia son tir, mais sa mitrailleuse s'enraya. Il fonça droit à l'ors sur l'adversaire, passant si près au-dessus de lui que l'autre fit : « Camarade ! » Mon fils exécuta un renversement, glissa sur l'aile, prit le biplace par derrière pour avoir le temps de désenrayer sa mitrailleuse, mais, celle-ci, à nouveau, cessa de fonctionner. Mon fils n'avait plus qu'à rompre le combat. Il descendait en vrille, lorsque, à 5.000 mètres, il ressentit à la cuisse gauche une vive douleur.

Le choc coulait. Pour arrêter l'hémorragie il appliqua la main sur la blessure et, ne manoeuvrant plus que de la main droite et du pied droit, il tenta de regagner au plus vite son terrain d'atterrissage en piquant vers le sol. A quatre cents mètres, il se relève. Il sent que ses forces sont sur le point de l'abandonner. Il a été atteint d'une balle au phosphore qui lui cause une douleur intolérable. Pourtant, il se rend compte qu'il lui faut toute son habileté de pilote pour prendre contact avec le sol.

L'étroit espace sur lequel il pouvait se poser était géométriquement limité en face par un canal, à gauche par un rideau d'arbres, à droite par des meules. Il y avait lieu, en outre, d'éviter des fils téléphoniques. Il descendit doucement, joucha terre et s'évanouit.

Il était dans les lignes anglaises ; on le transporta dans un hôpital de la région de Dunkerque, où le prince de Galles vint le voir tous les jours. On lui fit là-bas sa première opération et on l'évacua sur Paris le 15 septembre. Le voici.

Nous sommes revenus au chevet de cet admirable blessé. De temps en temps, le docteur lui arrache une légère grimace, mais l'ombre ne fait qu'effleurer ce visage qui reprend presque aussitôt son calme et son sourire.

Elle revient cependant et persiste dès qu'on parle de Guynemer. C'est à l'hôpital anglais où il reçut les premiers soins que le capitaine Heurtaux apprit la disparition de son compagnon d'armes — quel compagnon et de quelles armes ! — une soudaine hémorragie fut le résultat de son évanouissement.

Nous souhaitons au capitaine un rétablissement aussi rapide qu'il l'espère, aussi complet que le premier.

Une main douce a débordé le lit, nous a fait voir le bras droit et le pied droit traversés de part en part il y a quelques mois et où les cicatrices demeurent très apparentes.

— Guéri, vous avez dû éprouver un sentiment nouveau lorsque vous avez repris pour la première fois le chemin de l'air ?

— Mais non, il le faut bien, et puis on n'y pense pas ! Je n'avais pas piloté depuis trois mois ; je suis reparti tout de suite pour constater que j'étais aussi maître de mon appareil qu'auparavant. C'est comme la bicyclette, ça ne s'oublie pas.

Le capitaine Heurtaux nous parle de ses débuts. Parti comme tous les saint-cyriens (il était de la promotion « Montmirail »), « pour une guerre de deux mois », il a commencé la campagne dans les husards, a servi dans les Vosges et a fait la course à la mer. Ce qu'il passe sous silence, c'est qu'il obtenait ses trois premières citations dans les quatre premiers mois des hostilités et que partout il s'est signalé par son héroïsme et son sang-froid incomparables. Le reste de sa carrière est trop connu pour que nous ayons à donner ici autre chose que le souvenir de ses nombreux exploits. — R. V.

SITUATIONS

Druckers envoyés franco
FIGER, 33, rue de Rivoli, Paris

LE PRÉSIDENT WILSON
CONSTITUE LE DOSSIER
CRIMINEL DU KAISER

Il charge le colonel House de réunir tous les documents qui pourront être invoqués à la Conférence de la Paix.

Mais, précise le colonel House, cela ne signifie pas que la paix soit prochaine.



COLONEL HOUSE
(Phot. H. Manuel.)

NEW-YORK, 30 septembre. — Le président Wilson vient de désigner le colonel House pour rechercher et étudier tous les documents relatifs à la guerre et aux problèmes qui se posent à la future conférence de la paix.

Le colonel House, dans une déclaration qu'il a rédigée lui-même, tient à préciser la nature exacte de la mission qui lui est confiée et à prévenir tout malentendu à cet égard.

« Ce serait, dit-il, une profonde erreur de croire que, dans la pensée du président, la conférence de la paix est prochaine ou même de croire que j'aurai un jour le grand honneur de représenter dans cette conférence les États-Unis aux côtés des Alliés.

Après la réponse non équivoque du président au pape, il y a tout lieu de croire que la conférence est encore éloignée, mais il ne faut pas oublier que l'Amérique, par le fait de sa situation géographique, et par suite de ses deux années de neutralité, connaît imparfaitement encore la plupart des questions européennes qui sont à l'origine de cette guerre ou qui en sont nées. Or, quand nous nous assoirons au congrès de la paix, nous entendons ne pas être désarmés diplomatiquement ni historiquement comme nous avons pu être désarmés militairement quand le conflit avec l'Allemagne a éclaté.

A cet effet, il est indispensable que nous étudions, dès maintenant, tous les faits et tous les documents relatifs à cette guerre afin qu'au congrès nous puissions ajouter le poids de notre expérience et de notre volonté à celui des Alliés. »

Le colonel House indique ensuite quelques-unes des questions sur lesquelles doit particulièrement porter son étude. Ce sont, pour les questions antérieures à la guerre : la question des Balkans, celles d'Alsace-Lorraine, de Trente et de Trieste, de l'Arménie, de la Pologne et de la Syrie. Depuis la guerre, ce sont : la violation du droit international, celle des règles de la conférence de La Haye commise par l'Allemagne ; l'étendue des dommages causés à la Belgique et au Nord de la France ; la valeur des colonies allemandes conquises par les Alliés, etc.

Le choix du colonel House, qui est une personnalité universellement estimée et aimée, pour cette mission d'études, est unanimement approuvé. L'opinion publique n'en tire pas la conclusion que les négociations de paix soient proches, mais elle y puise la certitude que, lorsque ces négociations s'ouvriront, les États-Unis y prendront une part active et décisive.

Science et conscience, telle pourrait être la devise du président Wilson. Historien et savant, il a au plus haut point le scrupule de la vérité et de l'exactitude. C'est pourquoi il a chargé le colonel House, son confident le plus intime, de réunir toute la documentation pratique de la guerre, tandis qu'il pousse avec activité les préparatifs matériels de la participation américaine, le président Wilson désire, pour la paix future, qu'il ne consist pas autrement que victorieuse, avoir entre les mains tous les arguments historiques et juridiques propres à interdire à l'Allemagne d'échapper à ses responsabilités. En d'autres termes, c'est une sorte d'arsenal intellectuel que le colonel House constituera à l'usage du président.

Le nouveau billet de vingt francs



L'AVERS, ILLUSTRÉ PAR LA TÊTE DE BAYARD

Ce nouveau billet, dont la tonalité générale est bleu vert, sera émis cette semaine par la Banque de France. Il est orné de deux vignettes gravées par Remagnol, d'après des peintures du regrettable Georges Duval. Le recto est illustré par la figure de Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche.

LES MILLIONS ALLEMANDS

BOLO DEMANDE A ÊTRE
INTERROGÉ SANS RETARD

L'INSTRUCTION A CHOMÉ, HIER, DIMANCHE

On peut s'attendre, à bref délai, à quelque coup de théâtre.

L'affaire Bolo nous ménage, sans aucun doute, de grosses surprises. D'abord, parce que le capitaine Bouchardon va recevoir d'ici peu des rapports complémentaires d'Amérique. Ensuite parce que l'inculpé lui-même semble disposé à parler.

Si l'on a prononcé les mots de vaudeville et de roman à propos de la carrière de Bolo pacha, il semble qu'il y ait, maintenant, un peu de drame qui s'y mêle.

Nous avons dit hier que Bolo, dans sa chambre du Grand-Hôtel, conservait nuit et jour un revolver sous son traversin. Ce revolver n'était nullement, nous dit-on, destiné à servir éventuellement à un suicide. C'était une arme de défense, en prévision d'une agression. Hantise nerveuse ou raisonnée ?... Toujours est-il que Bolo craignait d'être assassiné.

Arrivé à huit heures, samedi soir, à la prison de Fresnes, Bolo pacha fut enfermé aussitôt dans une cellule dépendant de l'infirmerie. Sur le même palier se trouve la cellule dans laquelle mourut Almeryda. Cette dernière est encore sous scellés.

Nous avons cherché à avoir, hier, quelques renseignements sur l'état de santé de Bolo depuis son entrée ; mais M. Cornu, directeur de la prison, s'est excusé de ne pas pouvoir nous répondre. Ordre formel de ne rien dire.

Un heureux hasard nous a permis de rencontrer M. Jacques Bonzon, qui, accompagné de son secrétaire, M. Paul Reynouard, venait de rendre visite à son client. C'est grâce à son obligeance que nous avons eu les renseignements suivants :

— Bolo, nous a-t-il déclaré, a passé une nuit calme. A mon humble avis, je trouve cependant son état moins satisfaisant. Lorsque je suis entré dans sa cellule, il était dans un demi-sommeil. Deux gardiens en uniforme étaient assis au pied de son lit.

Mon client avait été débarrassé de ses effets personnels, qui avaient été remplacés par du linge réglementaire. Bien que la flanelle ne soit pas autorisée, j'ai obtenu du docteur qu'il lui en fût apporté une par les soins de l'administration.

Le malade n'a absorbé aucun aliment. Il est d'ailleurs au régime de la diète. Le docteur m'a cependant promis de lui donner de l'eau d'Evian.

J'avais, du directeur, l'autorisation de pénétrer avec mon secrétaire dans la cellule. Pendant près de trois quarts d'heure, Bolo répondit, avec un esprit très lucide, aux diverses questions que nous lui avons posées.

Il m'a prié de me rendre sans retard auprès du capitaine Bouchardon pour obtenir d'être interrogé demain lundi, dans l'après-midi, afin de « crier son innocence. »



M. JACQUES BONZON

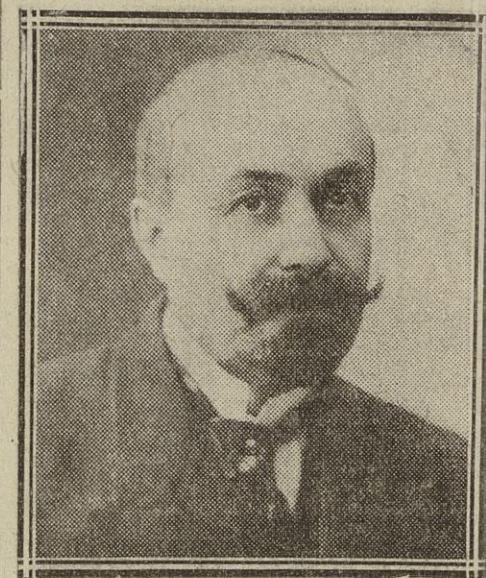
« Dès demain matin je ferai cette démarche qui, je l'espère, sera couronnée de succès. »

Avant de partir, j'ai exprimé au directeur le désir formel qu'il s'oppose de toutes ses forces à ce que l'affaire Bolo pût finir comme l'affaire Almeryda.

M. Jacques Bonzon nous dit ensuite que Mme Bolo ne s'est pas présentée hier à la prison de Fresnes, et que le plus grand désir de son mari est de ne la voir mêlée en rien à cette affaire, à laquelle elle est totalement étrangère.

Le capitaine Bouchardon a passé une partie de la matinée au Palais où, annonça-t-il à son entourage, il ne s'occuperait que de la santé de son prévenu. En effet, après avoir pris connaissance du bulletin qui lui avait été expédié par le directeur de la prison de Fresnes, il téléphona pour avoir des détails. Il apprit ainsi que Bolo avait passé une bonne nuit et que le changement d'air n'avait été aucunement défavorable à sa santé.

Le capitaine s'apprêtait à s'en aller, déclarant à ses secrétaires qu'il croyait avoir gagné le droit de se reposer durant cet après-midi dominical, mais il eut à statuer sur deux demandes de visite : celle de Mme Bolo, qui désirait aller voir son mari, et celle de M. Bonzon, qui réclamait le droit d'être admis auprès de son client. Veto pour



CAPITAINE BOUCHARDON
(Phot. H. Manuel.)

Mme Bolo et autorisation pour l'avocat, à condition, cependant, que les entretiens aient lieu devant témoin.

Le roman de Bolo pacha

Nous avons donné par fragments des détails sur la curieuse carrière de l'aventurier qui est aujourd'hui enfermé dans la prison de Fresnes, mais on trouve toujours du nouveau à glaner dans cette existence mouvementée.

Nous lecteurs connaissons les premières aventures de Bolo à Marseille. Plus tard, en Espagne, on le retrouve lénancier d'une brasserie, sous un faux nom. Enfin, la fortune commence pour lui lors de son mariage avec Mme Muller, l'ancienne chanteuse de café-concert, bordelaise bien connue sous le nom de Namouna. Mme Muller jouissait de 70.000 francs de rente environ. Quelque temps plus tard, l'aventurier a l'adresse de faire la connaissance du khédive d'Égypte et de devenir l'homme de confiance de ce souverain.

La guerre arrive, et c'est alors que s'embrouillent de façon invraisemblable les affaires de Bolo.

Une chose est certaine, prouvée par les témoignages de ses voisins à Biarritz, de ses domestiques : il voyageait presque toujours et restait parfois trois mois absent. Notre confrère de la *France de Bordeaux*, admirablement renseigné sur le personnage, explique ainsi sa situation de fortune depuis la guerre :

« Ce qui demeure certain, véritable et en partie vérifié, c'est, d'une part, les voyages suspects effectués à l'étranger, notamment en Espagne, en Italie, en Suisse, soit par Bolo, soit par sa femme, seule ou accompagnée d'une amie influente, soit par les deux époux ; c'est, d'autre part, la situation financière présente du pacha. »

1. Depuis la guerre, l'hypothèque de 30.000 francs qui grevait la jolie villa Velleda a été levée.

2. A deux reprises, en 1916 et en 1917, Bolo a effectué, pour élargir les dépendances de cette villa, notamment pour y construire des écuries, des achats de terrain s'élevant chacun à 60.000 francs. Soit, au total, 120.000 francs.

3. Bolo aurait placé quatre millions de capitaux dans une usine de guerre.

4. L'ami du khédive ennemi a versé au *Journal*, ainsi que la très loyalement déclaré M. Charles Humbert, dans le grand organe qu'il dirige, cinq millions cinq cent mille francs.

5. Bolo, voici deux mois, c'est-à-dire cinq mois environ après la première intervention de la justice dans ses affaires, a acheté à Arbonne, commune limitrophe de la commune de Biarritz, et située à six ou sept kilomètres de cette ville, une très belle propriété, une « ferme » dit Mme Bolo, qui lui a été vendue cent cinquante mille francs, et pour laquelle il a payé, en y comprenant cinq mille francs de commission et autres frais divers, la somme de cent soixante-dix mille francs.

Le bilan que donne notre confrère, si bien renseigné sur place, représente un total de dix millions à peu près.

On estime cependant à Bordeaux et à Biarritz que la fortune du pacha est bien supérieure à cette somme, et on peut maintenant en connaître la source.

Reste à en justifier l'emploi. Il paraîtrait que, depuis six mois qu'il est inculpé, Bolo a beaucoup travaillé pour illusionner ses juges à ce sujet. Mais nous savons M. Bouchardon homme à ne pas se laisser jeter des millions aux yeux.

LE PRÉSIDENT MONIER

Le premier président Monier a décidé, en raison des circonstances actuelles, et conformément aux usages observés dans son cas, de s'abstenir de présider, le mardi 2 octobre, l'audience solennelle de rentrée. Il en a informé, M. Herbaux, procureur général, et M. Henri Robert, bâtonnier de l'Ordre des avocats.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LA FRÉGATE DE LA TZARINE

PAR MAURICE VAUCAIRE

— Ecoute-moi, Grégor Grégorévitch, dit à l'officier qui la regardait, d'un œil plus tendre que respectueux, l'épaisse et blonde Allemande appelée Catherine la Grande par ses courtisans...

— A vos ordres, Majesté.
— Tu iras à Venise et tu seras assez habile pour ramener à Pétersbourg cette princesse Tarakanof qui veut me voler mon trône.
— Prends ma tête si je n'y arrive, répliqua Grégor Grégorévitch Orlof.

— J'ai déjà ton cœur, murmura la tsarine. Aussi l'ai-je fait prince.

Elle ne disait pas qu'elle l'avait créé prince du Saint-Empire pour avoir organisé l'assassinat de son époux Pierre III.

— Et surtout, ne deviens pas amoureux de cette aventurière : elle a vingt ans, les rapports de mes agents me parlent de sa beauté.

— Est-elle vraiment fille de l'impératrice Elisabeth ?

— Oui, d'un mariage morganatique avec Razoumovsky.

— Pourquoi la craindre ?

— Le Polonais Radzivil, palatin de Vilna, veut l'épouser et s'appuyer sur cette alliance pour revendiquer la couronne de Pologne et entraîner son peuple à Moscou.

— Dois-je aussi vous débarrasser de cet ambitieux ? demanda l'homme qui, avec son frère Alexis et Bariatinsky, avait étranglé le tsar Pierre.

Catherine sourit de ses lèvres minces, plus faites pour le secret que pour le sourire.

— Tu t'en iras sur une frégate, dit-elle ; j'annoncerai que tu vas en Italie chercher des tableaux et des antiquités, afin d'enrichir mes musées et le palais de Gatchina, que je t'offrirai au retour.

— Je rapporterai aussi Vénus vivante.

— Cette Vénus de grands chemins connaît la forteresse Pierre-et-Paul.

L'officier de service annonça Diderot, arrivé de France.

Catherine rejoignit l'encylopédiste dans la bibliothèque ; elle allait prendre sa leçon de philosophie.

Orlof débarqua à Venise en plein Carnaval.

« Dieu regardait d'un autre côté », dit un historien qui connut l'épisode. Le favori courut chez son ambassadeur, il trouva tout le monde masqué ; c'était l'habitude à Venise, au moins prétexte, à la moindre occasion. En son honneur, on donna un bal chez le doge Mocenigo, et la princesse de toutes les Russes, — on nommait ainsi la fille d'Elisabeth — fut invitée, naturellement.

Orlof louait un palais, vivait en souverain, tenait une cour de poètes et d'artistes ! Il était beau, spirituel, jetait l'or, se faisait adorer. Son idéal compatriote le prit comme cavalier servant ; il portait ses gants, son mouchoir, son ombrelle, son manteau, ses dragées, son petit chien, l'éménait au spectacle, à la promenade, au jeu. A Venise, le Carnaval est interminable : il dure trois mois, depuis les Rois jusqu'au Carême. Jamais la cité n'avait été plus gaie ; on n'y rencontrait que des fous et des saltimbanques, c'était un tohu-bohu coloré, un tintamarre, une parade interminable ; jusqu'aux sénateurs qui se travestissaient en pirotes et arlequins, en sortant des Procuraties... Il semble que des amours, volant dans les airs, comme dans les plafonds de Tiepolo, vident des cornes d'abondance de fleurs sur l'île enchantée.

La frégate de la tsarine se balance sur l'Adriatique, entre le Lido et l'embouchure du Grand Canal, elle danse mollement sur place, pour faire comme tout le monde.

— Je vais donner une fête à bord, annonce joyeusement ce Don Juan d'Orlof à la joie princesse, elle éclipsera toutes celles que m'aura offertes la République Sérénissime.

Les invitations sont lancées, tous en désirent recevoir, les aristocraties de Turin, de Milan et de Gènes ne veulent pas non plus être oubliées. Le beau soir arrive. Des centaines de gondoles harmonisent l'air nocturne de leurs canonnades et de leurs concertos, des milliers de lanternes éclairent l'eau de zigzags multicolores.

La Tarakanof, étincelante de pierreries, arrive la dernière, pour donner le signal du feu d'artifice. Un ballet dansé par Faustina Bordoni et sa compagnie, une comédie de Goldoni, un opéra-buffa de Buranello sont représentés, à l'éclat des girandoles de Murano. La fête dure jusqu'à l'aurore.

Les yeux cernés, le visage blafard sous le masque, les couples et les artistes quittent la frégate, redescendent à moitié endormis dans les gondoles éteintes. La reine de cette inoubliable nuit partira la dernière, retenue encore par les prières de son hôte. Il n'y a plus à bord que le prince Charmant et son équipage.

La frégate gagne la mer, la brise gonfle ses voiles. Qui donc a donné l'ordre de lever l'ancre ? En bas, d'une chambre de repos, la princesse affolée regarde par un petit sabord, elle appelle... On ferme sa porte à deux tours de clé. Elle entend la voix d'Orlof et appelle encore... Nulle réponse... Son cher cavalier l'aurait pu trahir à ce point ? Elle s'écroule de sanglots. Le soir, une femme de service qui la gardera à vue lui apporte un misérable costume en échange de sa robe étincelante.

Les heures, les jours se suivent, interminables, lamentables. Le sommeil de la Vénus prisonnière, est ténébreux de rêves affreux : elle se voit la tête sur le billot, ou pendue, ou égorgée, elle se réveille chaque fois en criant.

Le voyage est terminé, son calvaire dure encore.

Un soir, une barque vient la prendre et remonte la Nava ; les portes de la forteresse Pierre-et-Paul s'ouvrent à la passagère... On la jette dans la « cave aux noyés » dont les barreaux sont au niveau du fleuve.

Quatre mois après la joyeuse fête vénitienne, un doux matin d'avril 1774, des bateliers entendent hurler une folle que le flot engloutissait dans son cachot, lors de la fonte des glaçons.

Maurice VAUCAIRE.

OBSÈSITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.



DES BOMBES ONT ÉTÉ JETÉES SAMEDI SOIR SUR LONDRES

Les victimes de ce nouveau raid sont au nombre de 93 : 11 personnes tuées et 82 blessées.

LONDRES, 30 septembre. — Communiqué du maréchal commandant en chef les forces métropolitaines :

Entre 20 heures et 21 heures, hier soir, des avions ennemis, en formation de 8 et 9 appareils, ont franchi le littoral du Kent et de l'Essex.

Londres a été l'objet de plusieurs attaques. Des bombes ont été jetées sur les quartiers nord-est et sud-est de Londres, ainsi que sur différents points du Kent et de l'Essex.

LONDRES, 30 septembre. — Dès que les signaux d'alarme annoncèrent le raid de samedi soir sur Londres, les gens, obéissant aux ordres des autorités, cherchèrent avec calme un refuge dans les stations du Métropolitain et dans les caves.

La nuit était lumineuse ; il y avait un clair de lune magnifique. Peu après, on entendit un bombardement lointain qui se rapprocha rapidement.

Le bombardement était accompagné par l'éclatement incessant des obus lumineux lancés par les canons de la défense aérienne. La canonnade a paru plus violente qu'au cours des raids des nuits précédentes.

Un seul groupe d'avions sur quatre a pu atteindre Londres.

LONDRES, 30 septembre. — Les derniers rapports établissent que des attaques simultanées ont été effectuées contre Londres par trois groupes d'avions ennemis.

Chacun de ces groupes, qui venaient de directions différentes, a été dispersé par les canons antiaériens, et seulement deux ou trois au plus des appareils ont pu pénétrer à l'intérieur des défenses.

Un quatrième groupe d'avions ennemis, qui tenta de s'approcher de Londres plus tard, a été chassé, et aucun appareil n'a réussi à pénétrer au-dessus des défenses extérieures de la capitale.

Les victimes

LONDRES, 30 septembre. — On annonce officiellement que, selon les rapports de police, les victimes du raid aérien de la nuit dernière dans tous les districts ont été : 11 tués et 82 blessés.

Les dégâts sont peu importants.

Dunkerque aussi a été bombardé

OFFICIEL. — Des avions allemands ont bombardé la région de Dunkerque les 27, 28 et 29 septembre. Les deux premiers bombardements n'ont causé que des dégâts matériels.

Le dernier, particulièrement violent, a fait plusieurs victimes dans la population civile.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Assez grande activité d'artillerie dans la région Panthéon-Hurtebise-Craonne, ainsi que sur la rive droite de la Meuse.

Nous avons repoussé un coup de main ennemi à l'est d'Auberive.

De notre côté, nous avons pénétré dans les lignes allemandes à l'ouest du Cornillet et ramené du matériel.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES. — Sur le front de l'Aisne, après une préparation d'artillerie, trois détachements ennemis ont tenté, ce matin, d'aborder nos tranchées au nord de Berry-aux-Bac.

Une fraction allemande qui avait réussi à pénétrer dans un élément avancé de nos lignes en a été chassée aussitôt. Sur les autres points, nos feux ont arrêté les assaillants, qui ont subi des pertes sensibles.

La lutte d'artillerie s'est maintenue très vive toute la journée sur les deux rives de la Meuse, notamment au nord de la cote 344 et vers le bois Le Chaume.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

Deux appareils allemands ont été abattus par nos pilotes dans la journée du 29 septembre.

Pendant la nuit du 28 au 29 septembre, la gare de Colmar et des établissements ennemis au nord de Soissons ont reçu la visite de nos avions. 4.000 kilos de projectiles ont été lancés avec succès.

Front britannique

13 HEURES. — Continuation de l'activité des deux artilleries au cours de la nuit dans la zone de bataille. Une concentration d'infanterie allemande à l'est du bois du Polygone a été dispersée par nos tirs.

Nous avons rejeté une attaque à la grenade à l'est de Loos. Des rencontres de patrouilles au sud de Lens nous ont valu un certain nombre de prisonniers.

21 HEURES. — A la suite d'un violent bombardement de nos positions entre Tower-Hamlet et le bois du Polygone, l'ennemi a tenté ce matin trois attaques qui ont toutes été repoussées avec pertes. La première, déclenchée au sud du Reutelsbeek, a été rejetée par nos feux avant d'atteindre nos lignes.

Peu après, l'infanterie allemande s'avançait de part et d'autre de la route d'Ypres à Menin, à la faveur d'un épais brouillard de fumée, et soutenue par des détachements de lance-flammes, parvenait à refouler un moment un de nos postes avancés. Une contre-attaque immédiate nous permit de reprendre le poste en faisant un certain nombre de prisonniers et en capturant des mitrailleuses. Une nouvelle tentative a échoué, au cours de la matinée, sous nos feux d'artillerie.

Un coup de main ennemi a été exécuté ce matin, à l'est de Lens. Un de nos hommes a été fait prisonnier. Le détachement ennemi, en retraite, a été attaqué par nos troupes dans la zone intermédiaire. L'homme qui nous avait été enlevé a été repris et un certain nombre d'Allemands ont été tués ou faits prisonniers.

L'activité de l'artillerie ennemie a été grande toute la journée sur le front du canal d'Ypres à Commines, à Zonnebeke et dans le secteur de Nieupoort.

Notre artillerie est demeurée active sur le front de bataille. Hier, en dépit du temps peu favorable aux opérations aériennes, nos aviateurs ont pu faire de bon travail de photographie et d'artillerie. Des aéroplanes, canonnements, dépôts et voies ferrées ennemis ont été bombardés avec activité de jour et de nuit, et plus de 7 tonnes de projectiles ont été jetées. L'aérodrome de

LA FLOTTE ALLEMANDE EST DANS LE GOLFE DE FINLANDE

Cette exclamation de Kerensky a vivement impressionné la conférence de Petrograd.

PETROGRAD, 30 septembre. — Un incident assez vif a marqué la fin de la conférence démocratique. Kerensky prenant de nouveau la parole a dit :

« Le gouvernement provisoire vient de recevoir une dépêche d'Helsingfors, disant que les forces de terre et de mer ont refusé de le soutenir dans ses efforts pour empêcher la réunion de la Diète finnoise dissoute. »

Un membre du parti extrémiste s'écria à ce moment : « Ils ont raison ! »

Mais Kerensky, continuant, ajouta :

« Et cela au moment où la flotte allemande pénètre dans le golfe de Finlande. »

Il y eut un silence de quelques instants parmi l'assemblée, rappelée émuement à la réalité des faits.

Puis, des cris de : « Taisez-vous ! » et « A bas ! », à l'adresse des extrémistes s'élevèrent.

La fin de la conférence fut une longue ovation pour Kerensky.

Lenine attend son heure...

PETROGRAD, 30 septembre. — Le bruit court de plus en plus que Lenine serait revenu ici et se tiendrait caché en attendant que les maximalistes prennent définitivement le dessus.

Au ministère de l'Intérieur, on déclare que des instructions précises ont été données pour l'arrestation du leader bolcheviki. Il ne serait pas procédé à cette arrestation dans la salle des séances de la conférence démocratique.

Malgré la défense du gouvernement provisoire, la Diète finlandaise s'est réunie

HELSINGFORS, 29 septembre. — On sait que M. Nekrassof, gouverneur général de la Finlande, avait donné l'ordre d'apposer les scellés sur les portes de la Diète finnoise.

Ces scellés ont été rompus par le président de la Diète. Une séance a été tenue aussitôt.

Quatre-vingts députés socialistes et démocrates y assistaient. Les représentants du centre et de la droite étaient absents.

La Diète a approuvé plusieurs lois, notamment celles de la journée de huit heures, de l'égalité des droits des juifs, de la souveraineté de la Diète et de la responsabilité du Sénat finlandais.

La séance a commencé à 12 h. 45 et a été levée à 14 h. 20.

Le drame mystérieux de Genève

GENÈVE, 30 septembre. — Malgré tous les soins qui lui ont été prodigués, Mlle Pascal d'Aix vient de mourir. Son corps sera sans doute dirigé sur la France, dans le Var, son pays natal, où aura lieu l'inhumation. On espère arriver à sauver Mme Pascal d'Aix.

UNE BIEN JOLIE SÉANCE AU REICHSRAT AUTRICHIEN

Députés tchèques et députés allemands se sont copieusement insultés.

GENÈVE, 30 septembre. — C'est hier seulement que sont parvenus les comptes rendus détaillés de la séance du 27 au Reichsrat autrichien. Ce fut une séance extrêmement bruyante et mouvementée. Les partis allemands menèrent une vive attaque contre les Tchèques.

Le député radical allemand Wolff déclara : « Si l'on avait toléré que le député Burival restât à son siège, cela aurait signifié que les portes de cette assemblée sont ouvertes aux traités. »

Les députés tchèques crièrent alors : « Le plus grand traître à la patrie, c'est vous ! »

Tous les députés étaient debout, chacun criant pour dominer la voix des autres. Le président réussit avec peine à rétablir l'ordre. Mais le calme est troublé de nouveau par les propos d'un autre radical allemand, Teufel, qui invective les Tchèques.

Le socialiste tchèque Prokesch répond :

« Le sous-officier prussien Teufel ose parler dans cette assemblée !... Et vous tolérez, messieurs, qu'un pareil filou ose ouvrir ici son large bec ! »

Teufel riposte :

« A la porte, toute cette bande de traîtres !... Fermez vos bouches de cochons !... Nos enfants ont été menés à l'abattoir par la trahison des troupes tchèques ! »

Wolff s'en mêle :

« Faites taire les hurlements de cette bande de lions de Tchéquie ! »

Et s'adressant au président, Wolff ajoute :

« Et voilà ceux qui doivent solutionner cette grave question de la réforme de la Constitution ! Ce sont les émules de ce Kramarch, qui a vendu l'Autriche à la Russie et à la Serbie, qui vont pouvoir discuter ! Ils osent encore nous provoquer et veulent faire la police dans cette assemblée ! »

De sa place, le Tchéque agrarien Listy crie à Teufel des invectives. Teufel répond :

« Je vais vous gifler, Listy. »

Venez ici, sous-officier prussien, riposte Listy ; venez pour essayer, espèce de grendin !

Le tumulte recommençant de plus belle, le président dut suspendre la séance, qui fut reprise ensuite dans une atmosphère plus calme.

La ville de Verdun reçoit le drapeau royal anglais

Le jeudi 20 septembre, à 9 h. 30, dans la salle des fêtes de la citadelle de Verdun, le général Sir Cowans, quartier-maître général de l'armée britannique, a remis à la ville de Verdun le drapeau royal britannique, envoyé par le Conseil de l'armée, en vertu de la promesse faite par M. Lloyd George.

Les honneurs ont été rendus par des fractions d'unités se trouvant dans la région.

Assistaient à cette cérémonie : le général X... ; le préfet de la Meuse ; M. Noël, député de Verdun ; M. Robin, adjoint au maire, etc.

Une arrestation imminente

C'est celle de M. Gaston Routier, fondateur en Espagne du « Journal de la Paix ».

Un mandat d'arrêt vient d'être décerné contre M. Gaston Routier, sous l'inculpation d'intelligences avec l'ennemi.

M. Prielet, commissaire du contre-espionnage du camp retranché de Paris, a été chargé d'opérer cette arrestation.

On se souvient que M. Gaston Routier, qui depuis le début de la guerre avait passé la frontière et résidait en Espagne, avait voulu publier à Madrid le « Journal de la Paix ». Grâce aux protestations de la colonie française de Madrid cette publication ne parut pas.

Mais, de l'enquête qui fut ouverte à ce sujet, il résulte que la feuille pacifiste ou déiste qui devait diriger l'insulte était subventionnée directement par von Knöhn, attaché militaire allemand en Espagne.

Les résultats sportifs

CYCLISME

Au Parc des Princes. — Résultats : Prix des Abonnés (3.333 mètres) : 1. Larrue, 2. Méliard, 3. Pain.

Handicap de 800 mètres. — Finales : 1. Simonie (10), 2. Larrue (10), 3. Rousseau (5), 4. Trouvé (10), 5. Deschamps (10).

Prix de la Mueille (derrière motos). — Première manche (10 kilom.) : 1. Verkeyn, en 8 m. 19 s. 4/5 ; 2. Ellena, à 320 m. ; 3. Chassot, à 630 m. — Deuxième manche (20 kilom.) : 1. Verkeyn, 2. Ellena, à 320 m. ; 3. Chassot, à 4.500 mètres. — Classement général : 1. Verkeyn, 2. points ; 2. Ellena, 4 p. ; 3. Chassot, 6 p.

Brassard des 500 mètres. — Rousseau et Beyl ont le meilleur temps : 35 s. 1/5.

Prix de l'Avenir (primas 10 kilom.). — Primes gagnées par Juseret (3), Derenne (1), Charbon (1), Vandenhove (2), Rousseau (7). Prime finale : 1. Rousseau, 2. Vandenhove, 3. Simonie.

Grand Prix du Parc (une heure derrière tandems). — 1. Deruyter, 43 kil. 330 m. ; 2. Dupuy, à une roue ; 3. Godivier, à une demi-roue ; 4. Berthet, à deux longueurs.

ATHLETISME

Prix Jean-Bouin. — Bonne réunion d'athlétisme organisée à Saint-Cloud par le Comité de Paris de l'U.S.F.S.A. Résultats :

60 m. handicap : 1. Dupart (A.S.F.), 6 s. 4/5. Lancement du poids (bras adonnés) : Paoli, 22 mètres 65.

450 m. handicap : Gardé (12), en 16 s. 2/5. 1.000 m. handicap : Delvart (50), en 2 m. 35 s. 2/5.

Saut en hauteur : Goulon, 1 m. 60. 1.600 m. par relais : Equipe Société Générale, en 3 m. 54 s. 1/5.

Prix Jean-Bouin (9 kil. 721 par relais) : Equipe A. S. Française (Keyser, Mallet, Guez, Girard), en 23 m. 19 s. 4/5.

FOOTBALL ASSOCIATION

Les matches d'hier. — Standard A.C. (réservé) bat London County F.C. (4) par 4 buts à 3 ; S.A. de Paris (1) bat A. J. Kremlin (1) par 9 buts à 2 ; C.A. de Paris (rés.) bat U.S. du 1^{er} (mixte) par 2 buts à 1 ; Légion Saint-Michel (2) bat Stade Français (2) par 5 buts à 3 ; U.S. Epinay (1) bat C.S. Neuilly (1) par 2 buts à 0 ; J.A. Brancy (1) bat A.S.P. Neuilly (1) par 3 buts à 0 ; Club Français (1) bat U.S.A. Cligny (1) par 8 buts à 2 ; A.S. Français (1) bat Aviation Anglaise par 6 buts à 1 ; C.A. de Paris (4) et C.A.S. Générale (1) font match nul (0 à 0) ; Olympique (1) bat C.A. XIV^e (1) par 8 buts à 2 ; Légion Saint-Michel (1) bat Stade Français (1) par 2 buts à 0 ; U.A. de Montmartre bat Patrologe Olier par 3 buts à 1.

LE "TIP" remplace le Beurre

2 fr. 10 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles

Exposition Provinciale franco postale domicile contre mandat : 2 kilos 9 fr. 25 ; 4 kilos 17 fr. 85.

AUG. PELLERIN, 82, r. Rambuteau, Paris

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Lissowski, le nouvel ambassadeur de Russie près le Saint-Siège, a été reçu hier par le Souverain Pontife.

— S. Exc. le marquis Imperiali, ambassadeur d'Italie à Londres, et la marquise Imperiali, née princesse Colonna, sont arrivés à Fuigg (Italie) pour y faire un séjour.

— M. Jacinto L. Villegas, chargé d'affaires intérimaire de la République Argentine à Londres, et Mme Villegas, sont pour quelques jours à Paris.

CERCLES

— Les membres nouvellement admis au Traveller's Club sont :

Lord Castleross, présenté par lord Edward Grosvenor et le vicomte Curzon ; lieutenant-colonel R. B. Cobbold, par lord Murray of Elibank et M. H. Talbot Watson ; capitaine comte de Lisburne, par M. Robert Bonsor et M. Keith Menzies ; lieutenant W. C. Van Antwerp (U. S. Navy), par M. Joseph Baldwin et M. John Maggee ; M. Hugh S. Chilcot, par l'hon. Neil Primrose et le Rév. Hon. sir Frederick E. Smith ; M. Thomas d'Arcy Hankey, par le lieutenant-colonel Hankey et le colonel James Baillie ; lord Furness, par M. H. Talbot Watson et le capitaine Hon. Frederick Guest, etc., etc.

INFORMATIONS

— Le vendredi 5 courant, aura lieu, au Lyceum Club, 8, rue de Penthièvre, une conférence faite par miss Russel, pour les infirmières de la Croix-Rouge américaine. A la suite de cette conférence, le groupe américain de ce cercle offrira un thé. Les membres du Women's War Relief Corps ont été conviés, et Mrs Sharp, femme de l'ambassadeur des Etats-Unis, ainsi que la duchesse d'Uzès douairière, présidente du "Lyceum", ont bien voulu promettre d'y assister.

— Parmi les dernières arrivées d'Amérique, citons :

Comte de Fayolle, M. Pellerin de La-touche, M. et Mme Maurice Bernhardt, Mme Zafropoulou, miss E. Draper, M. Gouverneur-Morris, lieutenant Prince, M. Van Cleef, Mrs Luiz de Lima, M. Armstrong, etc., etc.

— La princesse Soutzo est à Versailles.

— Le duc de Gramont vient d'arriver au château de Vallières.

CITATIONS

— Lucien Caire, artillerie de tranchées.

— Excellent canonnier, plein de courage et de dévouement, s'est distingué spécialement le 4 août 1917, en assurant le ravitaillement en munitions de sa pièce ; a été blessé au cours du combat.

— Ce jeune artillerie est le fils de M. César Caire, le conseiller municipal du quartier de l'Europe, mobilisé depuis le début de la guerre comme capitaine d'artillerie.

NAISSANCES

— La comtesse de Cousin-Mauvoisin, née d'Amédor-Mollans, est depuis quelques jours mère d'une fille, qui, sur les fonts baptismaux, a reçu le prénom d'Yvonne.

— Mme J. Imbreacq a donné le jour à une fille : Francine.

MARIAGES

— En l'église de Piriac-sur-Mer, dans la Loire-Inférieure, a été célébré, dans la plus stricte intimité, le mariage de M. André Bénard, ingénieur des Arts et Manufactures, ancien avocat à la cour d'appel de Paris, avec Mlle Suzanne Pontabla.

— Nous apprenons le prochain mariage de M. Jacques de Fougères, brigadier automobile, fils de M. Raymond de Fougères et de Mme, née de Champvallins, tous deux décédés, avec Mlle Renée de Gastines, fille et belle-fille du commandant René de Gastines, chef de bataillon au 117^e d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, et de la vicomtesse, née de Fougères.

— On annonce les fiançailles du comte Guy de Marliane, capitaine d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre avec six palmes et trois étoiles et de la Valeur militaire italienne, avec Mlle Fidès de La Maufreyre.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De Mme de Villers, née Jacquinot, décédée à La Roche-sur-Yon. La défunte était la veuve du colonel de Villers et la mère de la marquise de Reynies, de Mme Bessey de Boissy et de Mme de Chevigny.

De M. Léon Poinard, vice-directeur des Bureaux internationaux de la propriété intellectuelle et industrielle à Berne, chevalier de la Légion d'honneur. Ancien bibliothécaire de l'Ecole des Sciences politiques, il publia une série d'études de droit international conventionnel et plusieurs livres sur le libre-échange et la protection, la question monétaire, etc. Depuis le début des hostilités, il se consacrait à l'œuvre des prisonniers de guerre, à Berne. M. Léon Poinard était âgé de cinquante-neuf ans.

BIENFAISANCE

— Pendant le voyage du président de la République avec S. M. le roi d'Italie au front français, Mme Raymond Poincaré s'est rendue à Bar-le-Duc et à Commercy. Elle a visité les blessés dans les hôpitaux et distribué des secours à domicile aux victimes des derniers bombardements aériens.

— L'Automobile-Club d'Amérique a fait parvenir à l'Automobile-Club de France la somme de 23.140 francs, pour être versée à l'Association des Dames françaises, en vue de l'acquisition de voitures automobiles d'ambulance.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 5-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures ; 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

BOIS DE CHAUFFAGE

chêne sec, scié p^r cheminée. Livraison immédiate. Les 1.000 kilos, 150 francs, rendus à domicile. DELIS, négociant, 81 et 83, rue de Reuilly (12^e).

CHEMINS LOMBARDS

Renseignements gratuits BANQUE 7, rue La Fayette, Paris

ECONOMISEZ
votre
CHARBON
La boîte d'essai pour 100 kilos 85 francs par poste 4 fr.
L'IGNICOLOR 16, rue Pigalle, Paris (9^e)



LE COMMANDANT EN CHEF TIENT L'ÉCRIN CONTENANT LA DÉCORATION ITALIENNE

Au cours de sa visite sur le front de Verdun, S. M. Victor-Emmanuel III a remis la grand-croix de l'Ordre militaire de Savoie au général Pétain, commandant en chef des armées françaises du Nord et du Nord-Est. Le roi n'a point passé le grand cordon au cou du général Pétain. Il lui a remis la décoration dans un écrin, que tient le général. A gauche, M. Ruffini, ministre de l'Instruction publique d'Italie.

B L O C - N O T E S

Qui dira jamais — n'est-ce pas, madame la Censure ? — que nous n'avons pas un bon gouvernement ? Nous avons un gouvernement excellent, un gouvernement souple comme une liane ; il fait des lois, il fait des règlements, parce qu'il est bien obligé d'en faire, qu'on les lui réclame, et qu'enfin c'est son métier de gouvernement d'avoir l'air de légiférer et de réglementer. Mais il les applique ou ne les applique pas ; il ferme les yeux, ou bien il les ouvre à demi seulement. Il fait de la politique locale... En somme, dans l'administration de la France actuelle, il y a presque autant de différences régionales que sous Louis XIV. C'est même très curieux à regarder.

Tenez, par exemple, les restrictions à la consommation de l'alcool. Il y a des endroits où elles sévissent dans toute leur vertueuse austerité : principalement ceux où on boit le moins d'alcool. Dans les quartiers bourgeois, à Paris, pour citer un cas : d'abord les bourgeois sont des citoyens paisibles, et dont beaucoup déjà votaient mal ; et puis tout un tas avaient pris, depuis déjà deux ou trois décades, l'habitude étrange de ne boire que de l'eau... Alors on peut leur défendre l'alcool. Mais, dans les quartiers populaires, il y a des accommodements avec le Ciel, et avec la police. Vous comprenez, dans ces quartiers-là, on tient encore à son petit verre, et à l'apéro : alors, n'est-ce pas, il ne faut rien brusquer.

C'est la même chose en Normandie. Il y avait des gens qui buvaient leur demi-litre, et davantage, de « fil » par jour. Ils sont comme les morphomanes, vous concevez : ça leur ferait du mal, probablement, de leur couper le poison tout d'un coup. Mais surtout ça ferait du mécontentement : c'est très rageur, un intoxiqué ! Donc on diminue seulement la dose un peu, un tout petit peu... pour ceux qui veulent bien.

Et il y a aussi les jours sans viande ! Apprenez qu'il y a jours sans viande, et jours sans viande. Les nuances en sont variées, à travers la France, comme le doux plumage du cou de la colombe. Et parfois ces nuances sont légitimées par de très bonnes raisons : le lundi, dans une petite ville de province, est jour de marché, jour où les éleveurs apportent leur viande sur pied, justement — et aussi jour de ripaille habituelle, consacrée par de séculaires usages. Ce lundi-là sera donc, pour la localité, jour avec viande : c'est le mardi et le mercredi qu'on jeûnera.

Ca, c'est très bien vu, c'est même très intelligent ; on ne saurait qu'approuver. Mais il y a d'autres régions françaises où il n'y a pas de jours sans viande du tout, par le seul motif que les habitants n'aimeraient pas ça. Alors, l'administration se ferme les yeux avec les deux poings. Dans ces pays-là, il y a toujours, sur le papier, des jours sans viande. Mais ce sont des jours sans viande avec de la viande !

Je puis vous citer une petite ville d'eaux, dans les Pyrénées, où ça se passe comme ça. Dans les hôtels chics, on observe le règlement parce que la clientèle est, bourgeoisie : et je vous ai déjà expliqué qu'avec les bourgeois on peut faire tout ce qu'on veut. Mais, dans les hôtels moins chics, ou plus spécialement fréquentés par la clientèle de la province, le menu est ainsi rédigé : « Omelette, poisson et plat de régime. » Le plat de régime est un solide aloyau, ou une confortable longe de veau.

Le plus drôle, c'est que cette ville d'eaux a pour spécialité les cures de rhumatisants, d'arthritiques, et que la Faculté interdit la viande aux arthritiques ! Toutefois, j'ai remarqué que la clientèle ne réclamait pas...

Pierre MILLE.

Oignez vilain...

Dans un récent article, l'Indépendance Belge nous a montré les prisonniers allemands au Congo belge traités et nourris sur le pied de 4.000 francs par an comme les agents de la colonie.

A Boma, en attendant leur envoi en Eu-

rope, ces messieurs reçoivent le matin, au déjeuner, œufs, fromage ou sardines, pain et bon café ; au dîner : viande, pommes de terre, légumes et bière ; au souper, même chose. Chaque matin, à dit notre confrère, on leur demande s'ils ne désirent rien, et l'on s'empresse de les satisfaire s'ils demandent quelque chose.

Sait-on comment l'Allemagne reconnaît cette magnanimité ? En arrêtant, à Bruxelles, une vingtaine de personnalités coloniales et en les déportant au camp de Holzminden.

« Prévenus une heure avant le départ, dit une note officielle belge, ils ont été transportés au camp de Holzminden, où ils sont soumis à un traitement rigoureux. Le gouvernement impérial essaie de justifier cet acte de violence en accusant le gouvernement belge d'avoir maltraité des civils allemands, non soumis au service militaire, des femmes et des enfants se trouvant dans les territoires de l'Est-Africain conquis et de les retenir indûment en captivité. »

C'est bien le cas de dire : « Oignez vilain, il vous poindra. »

L'utilisation des jardins

Les jardins de Paris n'ont pas de chance ! Car il y a encore des jardins à Paris, de vieux beaux jardins, surtout dans les quartiers de la Butte et de la Montagne-Sainte-Genève. On se souvient du cri d'alarme qui fut poussé à la veille de la guerre : « Les terrains non bâtis étant fort imposés, on va bâtir dans les jardins ! »

Puis, la guerre a éclaté, et l'on n'a plus songé à bâtir dans les jardins. Tout péril était-il écarté d'eux ? Hélas ! Les propriétaires parisiens viennent de s'aviser que les arbres de leurs enclos fournaient, cet hiver, un excellent bois de chauffage, et voici que de tous côtés résonne le bruit de la cognée.

Des ormes centenaires, des figuiers torlus, que la tradition montmartroise fait remonter à Napoléon I^{er}, se transforment en bûches bien rangées dans la cave. C'est dommage. Mais qu'y faire ? Il est très difficile d'empêcher un propriétaire — qu'on ne paye pas — de couper, pour se chauffer, les arbres de son jardin.

Mars chez Vénus

Entendu chez un de nos grands couturiers :

LA CLIENTE. — Comme boutons, je voudrais des « dragées de Verdun », vous savez, en forme de balles Lebel ?

LA VENDEUSE. — C'est très seyant sur la fourrure, mais les « grenades » ont aussi beaucoup de chic.

LA CLIENTE. — On m'avait parlé également des « pastilles incendiaires » ?

LA VENDEUSE. — Avec le velours, cela fait un ensemble très doux ! Mais je vais d'abord montrer à Madame les boutons « caresses de canon »...

... Si, comme l'affirment certains savants, les échos de la bataille parviennent jusqu'à Paris, constatons qu'ils y arrivent... un peu affaiblis !

« Tipperary » aux Invalides

Jeudi dernier, à la grande prise d'armes des Invalides :

Le prince de Connaught s'apprête à conférer au général Dubail la dignité de grand-croix de l'ordre de Saint-Michel et de Saint-George. La foule nombreuse venue pour assister à la cérémonie écoute avec recueillement l'hymne anglais, qui salue l'arrivée du prince.

Mais, lorsque s'éteignent les derniers accords de l'hymne britannique, un chant éclate, lancé à plein gosier par des voix d'enfants. Ces voix manquent peut-être un peu d'ensemble, mais elles sont animées d'un tel feu !

« Tipperary ! Tipperary !... »

Des gosses de Poulbot venus exprès, affirmant-ils, à la prise d'armes des Invalides, entonnent Tipperary.

A un voisin qui veut les faire taire, ils répondent avec indignation :

— Mais c'est pour faire plaisir au prince que nous chantons l'hymne anglais !

Car, pour les gosses de Poulbot, Tipperary est devenu l'hymne anglais !

Ils exagèrent un peu, sans doute... Néan-

moins, après avoir remis les dernières décorations, le prince de Connaught s'est tourné avec un sourire vers les gamins, qui n'étaient pas peu fiers de cette marque d'attention...

Dans la cour de Boitoux

Lagny, Connectancourt, Solente sont trois villages de chez nous, trois villages de l'Aisne que nous avons repris aux Allemands.

Or, un poète du terroir, Sylvain Pitt, vient de s'émouvoir de la misère de ces trois villages reconquis, et, avec sa jolie simplicité de poète, il va par les chemins, contant à tout venant la détresse de sa petite patrie.

Aussi les dons affluent-ils de toutes parts. Lits, tables, chaises, vaisselle, argent prennent le chemin de Lagny, de Connectancourt et de Solente : le poète Sylvain Pitt se charge de la distribution.

Il est heureux ; il poursuit sa tournée bienfaisante en répétant :

Est-il quelque chose de plus joli,
De plus gentil et de plus doux ?
C'est, dans la cour de mon cousin Boitoux,
De mon cousin Paul Boitoux, de Lagny,
La fontaine marée au noyer.
Elle est tout contre lui.
Si tendrement adossée, appuyée,
Et lui avec elle,
Encore, embagué,
Dans deux grandes bagnes de fer.
Hélas ! quand je suis revenu,
La fontaine n'y était plus !
Allemands en partant
L'avaient brisée, mise en morceaux,
Brisant en même temps
Son corps et ses anneaux.
Où mais...
L'arbre est debout, vivant !
Reversa sa fontaine,
Accolée à son flanc !

La famille de Ranavalo

Au début de l'automne, nous étions accoutumés, ces dernières années, à entrevoir, sur le boulevard, Ranavalo, l'ex-reine de Madagascar.

Elle s'en retournait de Pourville où elle avait pris les bains de mer, et, pour une heure, elle devenait Parisienne.

La rencontre de cette petite reine exotique nous manque, et, aujourd'hui qu'elle n'est plus, nous nous plaisions à espérer que ses descendants continueraient sa tradition.

Car ce qu'on ne sait pas, et ce qu'il faut savoir, c'est que Ranavalo laisse après elle deux nièces : Rasoanorovo et Rasehena ; et six neveux : Rakotomena, Ravaloson, Rafaralaly, Razanaisoa, Razafindrakoto et Razafindratimo.

Il ne nous reste plus qu'à bien retenir ces noms.

La crise de la sapèque

Si la monnaie de billon se raréfie en France, la sapèque indo-chinoise a le même sort. En Annam, paraît-il, les indigènes n'en ont pas en quantité suffisante pour leurs transactions courantes. Ils demandent à l'administration d'en augmenter la frappe.

On ne saurait, en effet, remplacer la sapèque par un jeton ou un billet quelconque : elle représente la quinzième partie du sou indo-chinois. Mais, si minime que soit sa valeur, elle est indispensable aux indigènes pour leurs petits achats.

Avant la guerre, à Saigon ou dans les villes indo-chinoises, on rencontrait parfois des Annamites courant, poussant devant eux des brouettes chargées de sapèques ; c'étaient des débiteurs qui allaient payer quelque 40 ou 50 francs à un fournisseur ou à un créancier. Petit spectacle exotique que la crise de la sapèque a dû faire disparaître.

LE PONT DES ARTS

Les Allemands qui collaboraient à la revue internationale de Suisse, le Cabaret Voltairien (qui s'appelle maintenant Dada et paraît à Zurich), s'obstinent à solliciter la collaboration d'écrivains français. Ils ne doutent de rien.

Entraîné par la vitesse acquise, après avoir écrit ce considérable poème de la Jeune Parque, M. Paul Valéry ne put s'arrêter net. Et l'élan dont il disposait encore il l'employa à composer une ode d'une exquise sensualité intellectuelle, qui est, en quelque sorte, « le tour du propriétaire dans un cerveau matinal ». Il la destine au Mercure de France.

LE VIEILLEUR.

La première d'aujourd'hui. — A la Comédie-Française, première d'Andromaque, tragédie en 5 actes d'Euripide, traduction de vers de MM. Silvain et Joubert. Le spectacle sera terminé par la reprise de la comédie Deux Couverts, de M. Sacha Guitry. L'interprétation de cet acte comprend, pour la première fois, M. Léon Bernard, dans le rôle de M. Pelletier, et Mme Gabrielle Robinne, dans celui de Mme Blandin.

La générale d'aujourd'hui. — Ce soir, au Grand-Guignol, répétition générale du nouveau spectacle : Le Premier Baiser, l'Amant de la Grande Epouvante et En Beauté.

Ce soir :

Comédie-Française, 8 h., Andromaque, Deux Couverts.
Opéra-Comique, relâche ; demain, la Tosca.
Odéon, 7 h. 45, l'Affaire des Poisons.
Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, l'Illusionniste (Sacha Guitry).
Variétés, 8 h. 15, la Femme de son mari.
Gymnase, 8 h. 30, Petite Reine.
Vaudeville, 8 h., la Revue.
Châtelet, 8 h., mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche, 2 h., jeudi et dimanche, le Tour du monde en 80 jours.
Palais-Royal, 8 h., Madame et son filleul.
Gaité-Lyrique, dem., 8 h., les Diamants de la Couronne.
Trianon-Lyrique, dem., 8 h., la Dame blanche.
Ambigu, dem., le Système D (répétition générale).
Antoine, 8 h. 25, M. Bourdin, professeur.
Athénée, 8 h., Mon œuvre.
Grand-Guignol, 8 h. 30, la Grande Epouvante (répétition générale).
Michel, 8 h. 30, plus ça change...
Th. Réjane, à 8 h. 30, Une Revue chez Réjane.
Renaissance, 8 h. 30, Vous n'avez rien à déclarer !
Sarah-Bernhardt, dem., 8 h. 15, Vautrin.
Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, Montmartre.
Cluny, 8 h. 45, les Deux Vestales.
Edouard-VII, 8 h., la Tolle Nuit.
Femina, 8 h. 45, Supplé.
Scala, mercredi, Occupe-toi d'Amélie.
Ba-Ta-Clan, matinée et soirée, la Revue. Mistinguett, Chevalier. Grand succès.
Nouvel-Cirque, tous les soirs, sauf lundi, à 8 h. 30 ; matinées jeudis, samedis, dimanches et fêtes, à 2 h.

MUSIC-HALLS

Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dimanche.

Une cérémonie patriotique

Hier a eu lieu, place de la Concorde, une cérémonie patriotique organisée par les « Anciens Défenseurs de Strasbourg » et « l'Union fraternelle des Prisonniers de guerre interalliés ».

Une délégation de ces deux sociétés, après avoir déposé deux couronnes au pied de la statue de Strasbourg, s'est rendue à la statue de Gambetta, place du Carrousel, et au cimetière Montparnasse, où elle a déposé une couronne sur la tombe de l'ancien préfet de Strasbourg : Eugène Valentin.

Au Congrès coopératif national

Hier matin, le 4^e congrès de la Fédération nationale des coopératives de consommation a commencé ses travaux au siège de la Bellevilloise par une séance qui présidait M. Albert Thomas.

Après une allocution de celui-ci, M. Emile Vandervelde, ministre d'Etat belge, a pris la parole au nom des coopérateurs belges ; M. Komadinitch au nom des coopérateurs serbes ; M. Charter au nom des coopérateurs anglais ; MM. Renaud et Sutter au nom des coopérateurs de Genève et de Lausanne.

L'après-midi a eu lieu une grande cérémonie au Trocadéro, sous la présidence de M. Albert Thomas, assisté de MM. Vandervelde et Poisson, en faveur de la reconstitution des coopératives des régions envahies.

On va vendre les automobiles inutilisables aux armées

Les ministres compétents se sont mis d'accord pour faire procéder à la vente des véhicules automobiles inutilisables aux armées. Le mode de vente sera l'adjudication sur soumissions cachetées au-dessus d'un prix minimum fixé pour chaque véhicule.

Chaque vente portera sur 50 à 100 unités et comprendra des voitures de tourisme et de transports de marchandises.

La première vente aura lieu dans les premiers jours de novembre, les autres devant suivre de quinzaine en quinzaine.

Cette première vente se fera à Paris, rue Saint-Dider, au coin de la rue des Sablon.

BOIS DE CHAUFFAGE coupé à 45, 38

ou 28 centim., rendu en cave à 135 fr. les 1.000 kgr. — Société Forestière, 19, av. Gambetta, Montrouge (Seine).

ZÉNITH

Le programme pour l'obtention du brevet militaire d'aptitude automobile comporte « l'étude du Carburateur Zénith. » (Les Journaux.)

SOCIÉTÉ DU CARBURATEUR ZÉNITH

Siège soc. et Usines, 51, chem. de la Vallée, Lyon. Maison à Paris, 15, rue du Débarcadere. Usines et suc. LYON, PARIS, LONDRES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DETROIT, NEW-YORK, GENEVE.

Le siège social à LYON répond par courrier à toute demande de renseignements d'ordre technique ou commercial.

ENVOI IMMÉDIAT DE TOUTES PIÈCES

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.